



Formation(s) discursive(s) et discours politique : l'exemplarité des discours communistes versus bourgeois durant l'entre-deux-guerres

Damon Mayaffre

► To cite this version:

Damon Mayaffre. Formation(s) discursive(s) et discours politique : l'exemplarité des discours communistes versus bourgeois durant l'entre-deux-guerres. *Texto! Textes et Cultures*, 2004, pp.1-11. halshs-00576225

HAL Id: halshs-00576225

<https://shs.hal.science/halshs-00576225>

Submitted on 13 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FORMATIONS(S) DISCURSIVE(S) ET DISCOURS POLITIQUE : L'EXEMPLARITÉ DES DISCOURS COMMUNISTES *VERSUS* BOURGOIS DURANT L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Damon MAYAFFRE
Université de Nice

Sommaire :

1. Introduction : discours politique et formation discursive
2. Deux formations discursives qui ne recoupent pas le clivage gauche/droite
3. Variation chronologique, Genre et Formation discursive
4. Conclusion

1. Introduction : discours politique et formation discursive ▲

La notion de *formation discursive* semble particulièrement adaptée au discours politique sous condition de bien la définir ou, à défaut, de circonscrire le niveau à laquelle elle est, pour nous, opérante.

En dépit de la « *plasticité* » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 271) originelle du terme ou de son flou *archéologique*, M. Pêcheux et les analystes français du discours, influencés par le marxisme althussérien, semblent l'avoir utilisée avant tout pour pointer, dans le procès d'un discours, la place sociale du locuteur ou son ancrage idéologique. Aussi, une *formation discursive* ne peut-elle être confondue ni avec un registre, un genre ou un sous-genre discursifs (oral / écrit, prose / vers, comédie / tragédie, discours de presse / discours parlementaire, etc.) ni avec un domaine discursif (discours administratif / discours politique / discours littéraire, etc.) ; encore moins avec une thématique (discours sur le pouvoir / discours sur l'économie, etc.).

Une formation discursive, c'est précisément ce qui fait qu'au-delà ou en-deçà du domaine, du genre, du registre ou du thème, au-delà ou en-deçà de l'articulation sous « *la forme d'une harangue, d'un sermon, d'un pamphlet, d'un exposé, d'un programme, etc.* » (Haroche, Henry, Pêcheux, 1971 : 102) deux discours se ressemblent (quels stigmates linguistiques communs ?, quelles « *régularités discursives* » (Détrie, Siblot, Verine, 2001 : 126) partagées ?) et que cette ressemblance linguistique témoigne du positionnement idéologico-social de l'instance énonciative.

Ce que l'on veut démontrer ici, c'est qu'à l'intérieur du vaste domaine de la parole politique contemporaine, deux types discursifs se distinguent pour s'affronter : le parler communiste ou révolutionnaire et le parler bourgeois ou républicain.

Et nous estimons qu'il s'agit-là de deux formations discursives bien établies pour trois raisons.

D'abord, parce que ces types de discours apparaissent d'autant plus marqués qu'ils s'enregistrent aussi bien au niveau des formes graphiques employées (les « mots »), du vocabulaire utilisé (les lemmes), que des structures rhétorico-grammaticales constitutives des discours : la nouvelle version d'*Hyperbase* permettant un traitement statistique de la surface matérielle des discours, du texte lemmatisé et de sa composition grammaticale l'attestera à ces différents paliers de l'analyse, pour fournir un réseau de preuves convergentes.

Ensuite, parce que les traits typiques des parlers républicains vs. révolutionnaires sont suffisamment robustes dans leur originalité respective pour résister à l'évolution chronologique, aux changements thématiques ou aux contraintes génériques qui pèsent nécessairement sur les différentes occurrences discursives d'un vaste corpus s'étalant sur plus de 10 ans (1928-1939) : les identités communistes vs. bourgeoises des quelque 1000 discours-occurrences étudiés restent prégnantes et primordiales en dépit des variations conjoncturelles ou formelles des conditions de production des discours.

Enfin et surtout parce que ces deux types de parler semblent bien correspondre "en dernière instance", dans notre corps de texte, à un « *affrontement de classes* » (Guespin, 1976 : 9) [1] évident, à un clivage idéologique fort, à une division sociale avérée entre ceux des locuteurs étudiés (Blum, Flandin et Tardieu) qui s'inscrivent dans le régime capitaliste et républicain (quitte à vouloir, comme Blum, le réformer) et celui (Thorez) qui demande à violemment l'abolir ; entre ceux, issus et porte parole de l'élite universitaire et bourgeoise de la république parlementaire et celui incarnant le monde ouvrier et l'idéal prolétarien.

2. Deux formations discursives qui ne recoupent pas le clivage gauche/droite ▲

D'un point de vue discursif la vraie césure du monde politique de l'entre-deux-guerres ne se situe pas entre la gauche et la droite mais entre les communistes et les républicains. Il s'agit-là au fond de la principale conclusion historico-linguistique de notre thèse (Mayaffre, 2000) susceptible de remettre en cause la vieille dichotomie politique héritée de la Révolution française.

En effet, l'étude comparée des discours de quatre locuteurs représentant quatre familles politiques différentes couvrant l'essentiel du spectre politique français (Maurice Thorez pour le PCF, Léon Blum pour la SFIO, Pierre-Etienne Flandin pour la droite orléaniste ou modérée, André Tardieu pour la droite bonapartiste ou nationale) [2] atteste d'un clivage net entre le premier et les trois autres, et autrement dit souligne la proximité discursive entre le représentant de la gauche réformiste (Blum) et les représentants de la droite modérée et conservatrice (Flandin et Tardieu).

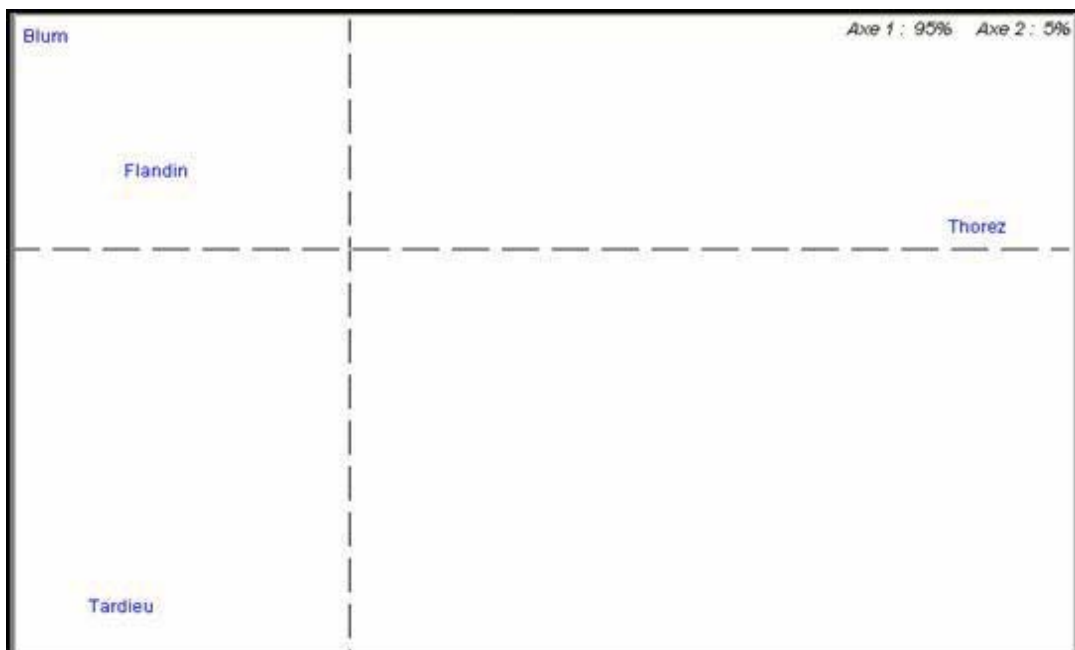


Figure 1 : Analyse factorielle des lemmes

L'analyse factorielle de synthèse effectuée ailleurs sur l'ensemble des formes graphiques du discours [3] ou, ici, plus pertinemment, sur l'ensemble des lemmes en témoigne nettement (Figure 1). L'axe 1 concentrant l'essentiel (95 %) de l'information lexicale contenue dans le corpus est en effet très parlant en opposant Thorez aux trois locuteurs républicains.

Evidemment ce résultat surprend autant en mettant à jour l'originalité du discours de Thorez qu'en soulignant le profil commun, pour l'essentiel et en comparaison avec l'originalité sus-dite, entre le discours de Blum et ceux de Flandin et de Tardieu.

Les lemmes responsables de ce clivage fort sont indiqués par l'étude des *spécificités* des

différents discours, dont on trouvera le relevé exhaustif dans *Le poids des mots* (Mayaffre, 2000 : 57-401). Ce sont tous les vocables marxistes, ouvriéristes ou révolutionnaires ; tous les mots aussi à forte charge idéologique ou politique. Ainsi, « ouvrier(e)(s) » (nom et/ou adjectif), « travailleur(s) » (nom), « bourgeoisie », « classe » ou « peuple », « lutte », « grève », « revendication » ou « combat », « fascisme », « communisme », « socialiste(s) » (nom et/ou adjectif) ou « capitalisme », etc. appartiennent statistiquement en propre à Thorez et sont pratiquement autant sous-utilisés par le représentant socialiste que par les leaders conservateurs.

Une analyse factorielle sur une trentaine de lemmes sélectionnés pour leur significativité permet de visualiser cette réalité lexicale dichotomique et déséquilibrée.

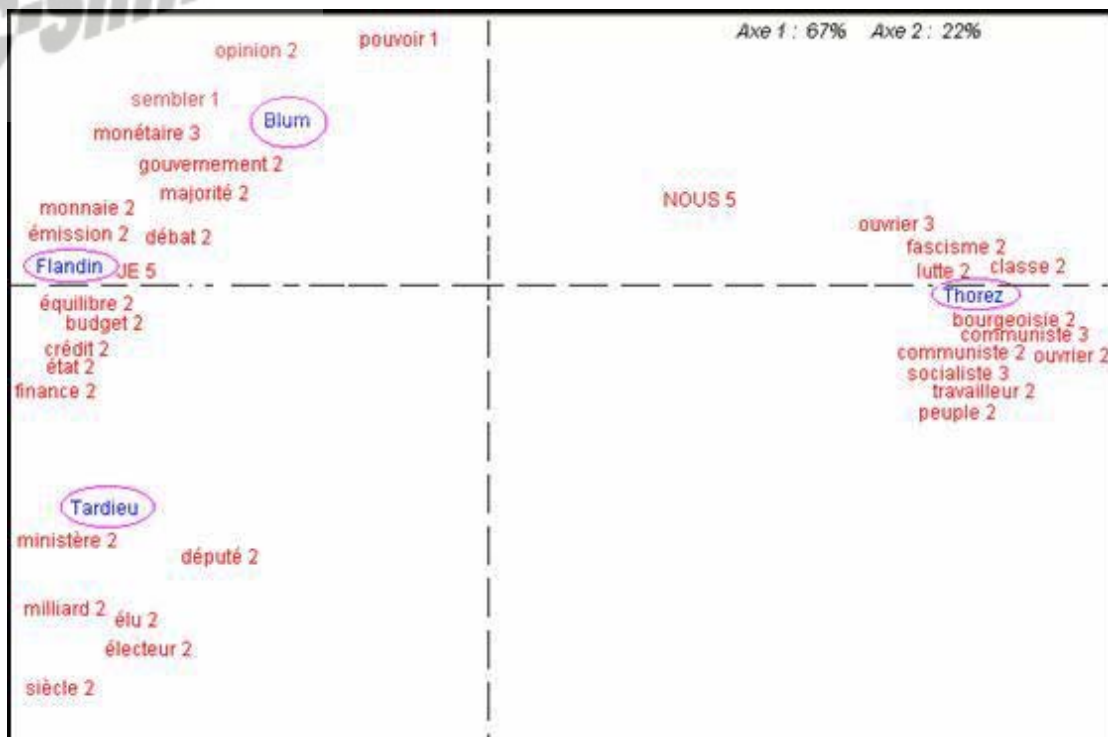


Figure 2 : Analyse factorielle des lemmes (1=verbe, 2=substantif, 3 = adjectif, 5=pronom)

En face du discours à consonance ouvriériste et à résonance idéologique du parti communiste contraste un discours républicain, parlementaire, beaucoup plus consensuel et affadi dans sa substance lexicale. Ce sont les termes institutionnels des rouages du débat démocratique qui dominent ou ceux de la gestion économique et gouvernementale : « débat », « opinion », « pensée », « élu » (nom), « député », « gouvernement », « finance », « monnaie », « budget », etc..

Evidemment, comme cela sera démontré plus loin, ces traits du discours républicain ne sont pas seulement déterminés par le rôle ministériel que les locuteurs de droite ou que Blum ont été amenés à jouer : même dans l'opposition, simple député ou simple journaliste, Blum, Flandin ou Tardieu parlent « d'élu(s) » ou de « ministre(s) », de « monnaie », de « débat » ou « d'opinion » ; inversement même dans la majorité du Front populaire et membre officieux du gouvernement, Thorez boude ces termes pour continuer à parler de « classe » et « d'ouvriers ».

Du point de vue du vocabulaire donc, se distinguent deux pratiques discursives à la coloration totalement opposée. Ce constat, sur le substrat lexical des discours, est à ce point marqué, qualitativement comme quantitativement, qu'il apparaît déjà suffisant pour soupçonner deux formations discursives distinctes.

L'étude de la composition grammaticale des discours confirme le clivage enregistré dans le domaine lexical. L'analyse factorielle faite à partir de 7 des principales catégories

grammaticales de la langue française (les verbes, les substantifs, les adjectifs, les déterminants, les pronoms, les adverbes, les conjonctions) reproduit assez exactement, dans sa forme, celle réalisée sur le vocabulaire (Figure 3).

Ici aussi, sur l'axe 1 (84 % de l'information), le discours communiste, seul, se marginalise par la sur-utilisation massive des déterminants, des substantifs et des adjectifs. *A contrario*, le discours républicain se caractérise par la sur-utilisation des pronoms, des verbes des adverbes ou des conjonctions.

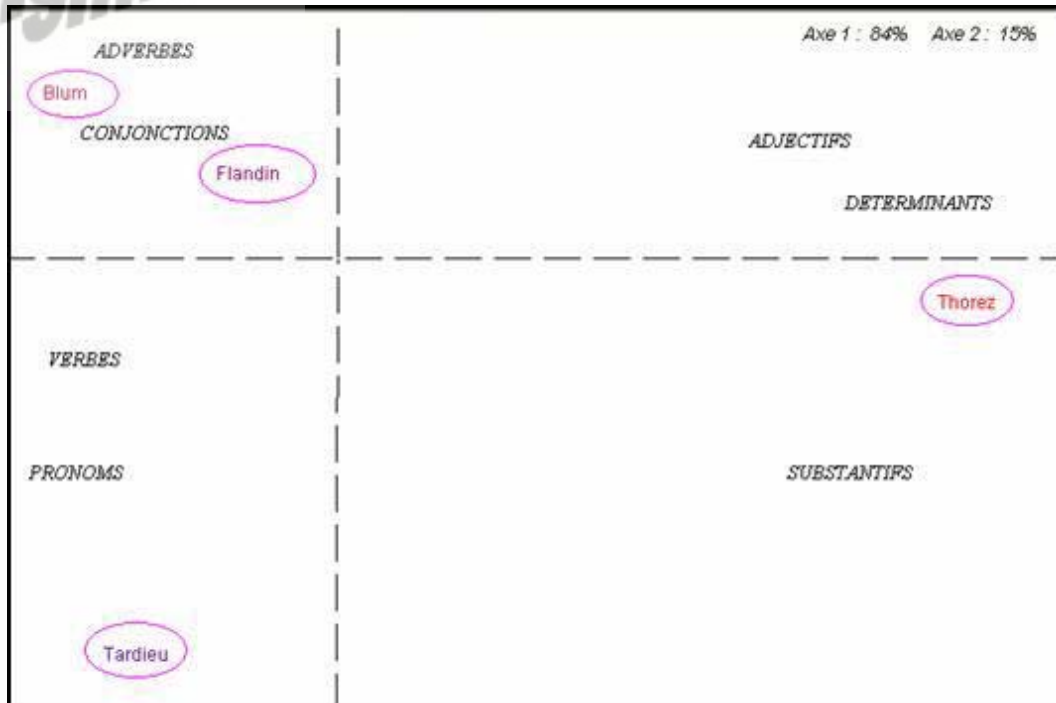


Figure 3 : Analyse factorielle des catégories grammaticales

Nous avons bien là deux types de discours, l'un plein de substance (ou de substantifs), théorique, axiologique, normatif, idéologique, l'autre plein d'action (ou de verbes), pratique et pragmatique, performatif.

Discours allant de soi quant à son contenu pour les tenants de l'idéologie dominante, et dont le souci est de masquer les véritables enjeux idéologiques du débat pour se concentrer seulement sur les modalités et la mise en action d'un programme (tacite) de gouvernement ; discours répétons-le essentiellement pragmatique, non pas théorisé, non pas nominalisé, mais fortement modalisé par des verbes souvent performatifs et des adverbes.

Discours de dénonciation ou de déconstruction de la société en place pour Thorez qui doit d'autant plus dénommer l'adversaire que celui-ci semble avancer masqué. Discours théorique aussi de (re)construction d'un contre-modèle de société. De manière assez problématique en effet pour l'actualité immédiate du PCF des années 30, l'enjeu du discours n'est pas situé sur la mise en action insurrectionnelle ou le passage à l'acte révolutionnaire (pas de verbe ou d'adverbe de modalité), mais encore et toujours sur la conceptualisation théorique ou linguistique d'une société future rêvée avec ses principes, ses idéaux, ses acteurs.

Enfin, c'est ici, pour confirmer que nous avons bien là deux types de fonctionnement discursif, qu'il faut rappeler le régime énonciatif fondamentalement différent des discours communistes vs. républicains. Lucile Courdesses, dans une étude remarquable (Courdesses, 1971 : 22-33) effectuée sur les bases de la typologie proposée par Jean Dubois, a en effet démontré depuis longtemps que le discours communiste était un *discours didactique* reposant sur une rhétorique énonciative originale et détonante par rapport à l'art oratoire parlementaire traditionnel. Ses principales caractéristiques sont :

-l'effacement du locuteur réel avec, comme l'illustre la figure 2, une *quasi* absence du « je ». (Effacement aussi, symétrique, de l'auditoire : absence de « vous »).

-une énonciation apaisée, totalisante voire totalitaire sur le mode d'un « nous » (figure 2) omnipotent, englobant voire phagocytaire.

-une grande *mise à distance* par le locuteur de son propre énoncé, présenté ainsi comme universellement reconnu (absence de verbe énonciatif et performatif, absence d'adverbe modalisateur).

Symétriquement, le discours républicain parlementaire est un *discours polémique* qui met fortement en scène le locuteur dans toute son individualité (« Je », cf. figure 2). Ce « je » du discours assume de manière militante son énoncé en participant à ce qu'il dit (verbes énonciatifs, adverbess de modalité) et crée une forte tension avec son auditoire (opposition « je »/ « vous », verbes performatifs). Pour illustrer le discours polémique républicain, Lucile Courdesses avait choisi un discours de Blum (discours au Congrès de la SFIO, 31 mai 1936) et pouvait conclure : « *Blum utilise pour s'exprimer le modèle socio-culturel de la bourgeoisie libérale* » (Courdesses, 1971 : 33). C'est à une grande échelle (271 discours pour notre corpus-Blum, 166 et 206, en contrepoint, pour le corpus-Flandin et le corpus-Tardieu) que l'on peut aujourd'hui confirmer ces propos.

En 1976, dans un numéro de *Langages* resté sans lendemain, Louis Guespin, Bernard Gardin et J.-B. Marcellesi avaient entrepris une réflexion sur la « Typologie du discours politique ». Trois modes de classement semblaient alors se concurrencer : une approche substantivale sur le contenu lexical des discours, une approche discursive sur leur fonctionnement grammatical et une approche rhétorique en relation avec le régime énonciatif. *Hyperbase* permet désormais d'apporter une réponse statistique à ces trois paliers de description –complémentaires donc et pas concurrents [4]– pour montrer que le discours bourgeois et le discours communiste s'opposent systématiquement.

Il n'est pas le lieu ici d'essayer de comprendre comment et pourquoi la place sociale et idéologique du locuteur détermine les traits linguistiques enregistrés [5], mais nous devons bien constater qu'un positionnement différent aussi bien en ce qui concerne le régime économico-social reposant ou non sur la propriété privée qu'en ce qui concerne le régime politique fondé ou non sur la démocratie parlementaire produit des pratiques discursives radicalement opposées tant au niveau du vocabulaire utilisé, de la composition grammaticale des discours que de leur mise en scène énonciative.

3. Variation chronologique, Genre et Formation discursive ▲

Face à ce constat, trois types d'objections peuvent être produites et toutes ont à voir avec la pertinence du corpus étudié.

On peut d'abord souligner que les quatre locuteurs sont surtout représentatifs d'eux mêmes, et qu'il n'y a pas de légitimité à conclure sur d'éventuelles formations discursives politiques au-delà de quatre cas individuels particuliers. Cette objection paraît particulièrement valable pour Thorez qui a la responsabilité, dans notre étude, d'incarner l'ensemble de la parole communiste.

Pourtant, toutes les études déjà menées sur le parler communiste laissaient pressentir nos résultats. D. Labbé sur le discours communiste de l'ère Marchais, D. Peschanski sur la même période que la nôtre mais sur un locuteur collectif (*l'Humanité*), R. Benoit sur les *Cahiers du bolchevisme* (1932-1946), J.-J. Courtine sur une thématique particulière (le discours aux chrétiens), Lucile Courdesses sur un discours de Thorez donné (14 mai 1936), ou encore aujourd'hui André Scarparo [6] ont rencontré la forte nominalisation des discours, ont souligné leur forte substance idéologique, ont ressenti cette rhétorique particulière sur le mode du « nous ». A ce titre, notre corpus sert donc seulement de confirmation et *Hyperbase* donne aujourd'hui enfin les moyens d'attester systématiquement et à plusieurs niveaux ce qui avait

déjà été pressenti de manière éparse.

De même, symétriquement, les études sur les locuteurs républicains ont déjà souligné les traits linguistiques enregistrés ici chez Blum, Flandin et Tardieu. La richesse adverbiale de Mitterrand ou de Gaulle a été ainsi constatée par Dominique Labbé (Labbé, 1990), et la rhétorique polémique que Lucile Courdresses décrit à partir d'un seul exemple apparaît comme naturelle dans un régime parlementaire pour être partagée par la plupart des orateurs républicains du XX^e siècle, Jean Jaurès inclus (Muller, 1994).

La seconde objection concerne la staticité du corpus. L'étude a été faite par une approche synchronique et globalisante d'une période de plus de 10 années. Elle décrit donc à grands traits peut-être plus une réalité linguistique « moyenne » qu'une constance dans les pratiques idéologico-discursives de nos hommes. Or il est nécessaire pour parler de formation discursive que les traits de discours se retrouvent toujours à partir du moment où le positionnement de classe reste constant chez un locuteur (ce qui est le cas dans notre étude).

Pour cette raison, sans même faire référence, sur un temps long, à d'autres travaux, il convient de mettre en mouvement l'analyse par une étude diachronique fine, et vérifier que le cliché synchronique de l'ensemble se retrouve, de manière diachronique, à tous moments c'est-à-dire partout dans le corpus : le cas échéant, la démonstration sera particulièrement probante tant on sait que les années 30 sont une période chahutée durant laquelle l'événementiel –susceptible de modifier, au moins lexicalement, les discours– est lourdement chargé (crise de 29, arrivée d'Hitler au pouvoir, manifestation du 6 février 1934, constitution du Front populaire, guerre d'Espagne, Munich, déclaration de guerre...).

Le corps de texte a donc été divisé annuellement selon les 10 années de la décennie 1930 qu'il embrassait. Ainsi 40 sous-corpus (Thorez-1930, Blum-1930, Flandin-1930, Tardieu-1930, Thorez-1931, Blum-1931... jusqu'à Thorez-1939, Blum-1939, Flandin-1939, Tardieu-1939) ont pu être comparés. Et dans ce nouveau cas de figure deux scénarii semblent possibles : soit le clivage entre les deux formations discursives, sur la base d'un positionnement de classe différent, reste prégnant quelle que soit l'année étudiée, soit l'introduction du temps (donc de la thématique) des discours perturbe l'analyse pour brouiller le clivage idéologico-discursif constaté jusqu'ici globalement.

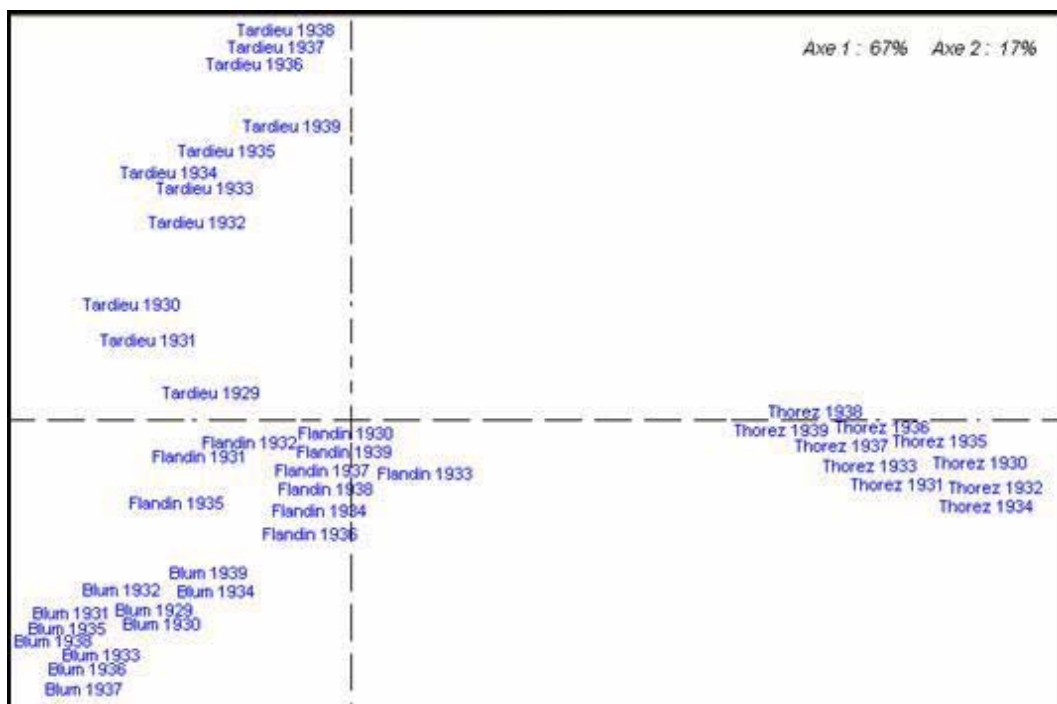


Figure 4 : Analyse factorielle des lemmes

Sur la figure 4 (analyse factorielle des lemmes) et son axe 1 (67 % de l'information lexicale contenue dans le corpus) le constat est évident : malgré les graves événements qui secouent les années 1930, malgré les trajectoires individuelles considérables de chacun (qui devient député, qui devient ministre puis cesse de l'être, qui passe de l'opposition à la majorité...), les deux formations discursives s'opposent avec constance. En 1930 comme en 1939, au moment de la crise économique ou à la veille de la guerre, sur des trames thématiques aussi différentes que la montée du chômage ou la montée du fascisme, le discours communiste contraste avec le discours républicain. On remarquera, par exemple, qu'en 1936, Thorez et Léon Blum font partie d'un même mouvement (le Front populaire) et soutiennent le même gouvernement mais leurs discours ne se rejoignent pas, comme si la posture politique superficielle et tactique ne comptait pas face au positionnement idéologique stratégique fondamental.

Précisons pour finir, que la démonstration faite ici sur les lemmes pourrait, comme précédemment, être confirmée par l'étude de la distribution des formes graphiques, des codes grammaticaux ou du régime énonciatif des discours.

Troisième objection enfin, le corpus et sa segmentation ne prennent pas en compte jusqu'ici la variable générique, dont de récentes études ont montré l'importance dans les productions discursives [7]. Et il y a peut-être quelque illégitimité à regrouper à l'intérieur de mêmes corpus des discours parlementaires et des articles de presse, des discours partisans à usage interne ou des discours radiodiffusés. Il y a surtout quelque risque à attribuer au positionnement social différent d'un Thorez, d'un Blum ou d'un Flandin ce qui relève peut être plus d'un clivage générique formel de leur production discursive respective. En effet, le parti communiste produit plus de discours partisans que les autres partis, et l'originalité discursive du secrétaire général du PCF vient peut-être simplement de la tonalité générique partisane de son corpus. Symétriquement Tardieu, Flandin et Blum privilégient souvent le genre journalistique pour s'exprimer. Les régularités linguistiques de leur discours – indûment qualifié de « bourgeois » ou de « républicain » – relèvent peut-être plus simplement du style écrit de la presse que de leur engagement idéologique.

Pour cette raison, nous avons divisé le corpus selon trois genres de discours : les discours parlementaires à l'Assemblée, les articles de presse, les discours de parti à usage interne [8]. Et les mêmes études, avec le même outil que précédemment, ont été réalisées.

Quel que soit le canal médiatique utilisé ou la qualité de l'auditoire, quel que soit le genre du discours, le clivage lexical entre Thorez et les locuteurs républicains se maintient. Ce clivage monopolise encore 84 % de l'information de l'analyse factorielle sur l'ensemble des lemmes (figure 5).

Fac-similé

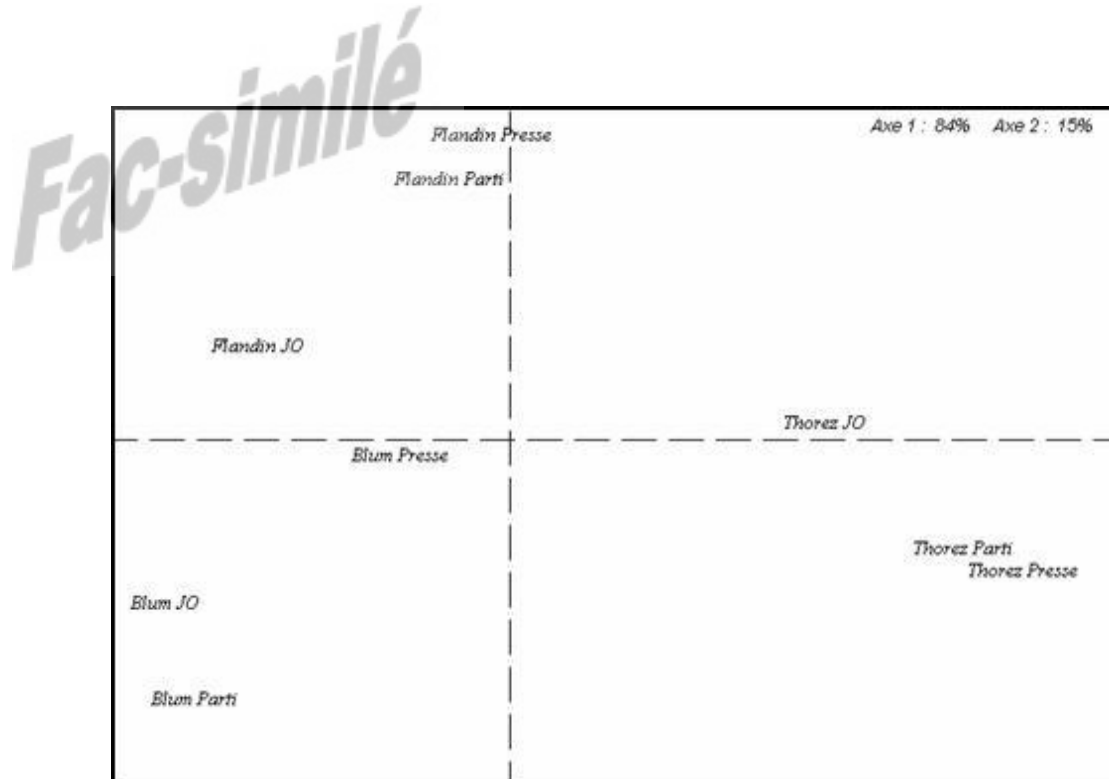


Figure 5 : Analyse factorielle des lemmes

Dans le détail, et simplement pour visualiser cette réalité, une AFC peut être effectuée avec la même trentaine de termes que pour la figure 2 (figure 6)

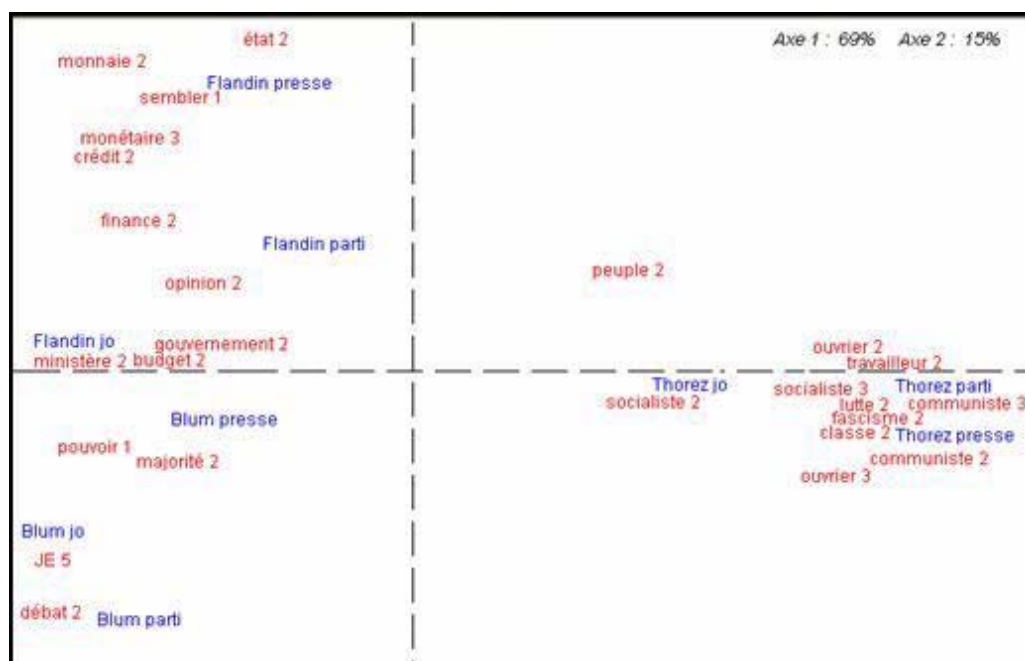


Figure 6 : Analyse factorielle des lemmes (1=verbe, 2=substantif, 3 = adjectif, 5=pronom)

La distribution des vocables ignore donc les genres pour répondre seulement à la logique idéologique. Tout juste peut-on constater que Thorez au Parlement met une légère sourdine à son vocabulaire révolutionnaire (« travailleurs », « classe », « lutte »...) pour partager un peu plus la partition lexicale politique commune.

Mais le plus inattendu concerne l'étude des codes grammaticaux des discours car s'il est un domaine où le genre devait informer les discours c'est sans aucun doute dans celui de leur composition grammaticale.

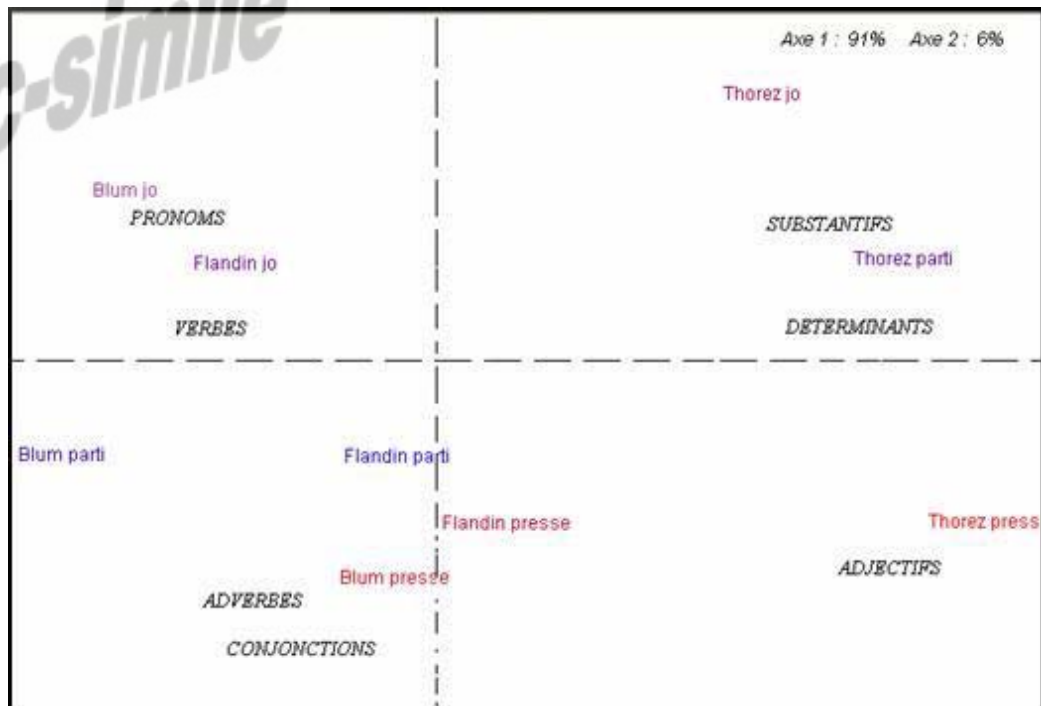


Figure 7 : Analyse factorielle des catégories grammaticales

Dans la presse ou au parlement, à l'écrit comme à l'oral, devant un auditoire de militants acquis à sa cause ou devant une majorité de députés hostiles, le discours communiste sur-utilise les déterminants, les substantifs et (surtout à l'écrit) les adjectifs (figure 7). En face, le discours bourgeois dans des conditions génériques pourtant variées sur-emploie les pronoms, les verbes et les adverbes. La seule exception un peu notable concerne les articles de presse de Flandin qui se trouvent placés du mauvais côté de l'axe 1, tendant à montrer que, chez lui, l'écrit impose une certaine nominalisation du discours, atypique pour un locuteur républicain.

4. Conclusion ▲

Dans une analyse de près de 1000 discours, couvrant une décennie historique charnière, rassemblant des locuteurs différents et représentatifs, embrassant des thématiques diverses, regroupant des discours aux conditions d'énonciation multiples, un fort clivage traverse, de part en part, le corpus. Ce clivage sépare radicalement Maurice Thorez, de Blum, Flandin et Tardieu.

Il peut être décelé statistiquement aussi bien au niveau des formes, des lemmes, des catégories grammaticales employées que de la structure énonciative du discours. Nous aurions pu montrer qu'il se fait ressentir aussi sur les combinaisons syntaxiques (bi-codes, tri-codes, n-codes) qu'*Hyperbase* aujourd'hui est capable de traiter.

Ce clivage, nous l'avons vu, résiste à la chrono-thématique pourtant très mouvementée de l'entre-deux-guerres, il résiste à la mobilité du statut des locuteurs (député, ministre, journaliste, secrétaire général, président de parti). Il résiste aussi à l'influence pourtant considérable des genres discursifs aussi différents qu'un court article écrit dans la presse d'une intervention-fleuve orale prononcée à l'Assemblée.

Pour finir, rappelons que ce clivage fait fi de la posture politique affichée des locuteurs. Si politiquement Thorez et Blum font, d'apparence, partie du même côté de l'échiquier politique (accords électoraux, soutien aux mêmes ministères), ils s'opposent discursivement y compris durant l'unitaire Front populaire.

Alors qu'est-ce qui différencie ces hommes et comment aborder cette césure discursive lorsque

l'on vient de croiser sinon d'épuiser la plupart des variables des conditions de production des discours ? Il est clair que c'est ici que la notion de *formation discursive* nous semble pertinente en posant que le positionnement idéologique de classe d'un locuteur instruit, en dernière instance, sa production discursive. Le fils du peuple Thorez à la tête d'un parti quasiment exclusivement ouvrier dans les années 30 ne parle pas le même langage politique que Flandin ou Tardieu issus de l'aristocratie parlementaire et représentant la bourgeoisie d'affaire ou encore que Léon Blum, ancien auditeur du Conseil d'Etat, grand intellectuel perdu en politique dont le parti, durant les années 30 et sous sa direction, s'appuie désormais socialement et électoralement plus sur les classes moyennes ou la paysannerie que sur le prolétariat industriel [9].

Notre étude à défaut de pouvoir théoriser ce que Michel Pêcheux et l'Ecole française d'analyse du discours avaient suggéré au tournant des années 1970-1980, espère l'avoir largement illustré.

NOTES

[1] Tout en apportant des nuances, Louis Guespin, dans cet article, semble admettre que ce sont souvent *in fine*, « les affrontements de classes (qui sont) à l'origine de clivages discursifs », p. 9.

[2] Le corpus étudié compte 832 discours, 1.600.000 occurrences et couvre la période 1928-1939 (particulièrement la décennie 1930). Il recueille le plus grand nombre (parfois l'exhaustivité) des discours (oraux ou écrits) des 4 locuteurs mentionnés. Pour plus de détails, D. Mayaffre, 2000 : 42-51.

[3] On trouvera ce graphique dans notre thèse ou dans les actes des JADT 2002 : D. Mayaffre, 2000 : 397 ou Mayaffre, 2002 : 520.

[4] Ainsi nous serons moins pessimiste que L. Guespin qui doutait de l'entreprise typologique : « On peut toutefois se demander si les spécificateurs (nt. rhétoriques et énonciatifs NDLR) de formations discursives envisagées traversant les catégorisations de la grammaire et du lexique, peuvent déboucher sur des généralisations satisfaisantes » (Guespin, 1976 : 11).

[5] Il conviendrait pour cela de revenir sur les origines et l'identité « *subsociétale* » du phénomène communiste en France avec sa double influence bolchevique et jacobine, russe et française. On lira pour cela avant tout Annie Kriegel, *Aux origines du communisme français 1914-1920*, Paris, Ed Sociales, 1964 et *Les communistes français* ; Paris, Seuil, 1968 (reed 1970, 1974, 1985). Symétriquement il faudrait étudier la forme parlementaire que prend, le plus souvent, le débat politique en France depuis la révolution bourgeoise de 1789.

[6] D. Labbé, *Le discours communiste*, Paris, FNSP, 1977 ; D. Peschanski, *Et pourtant ils tournent : vocabulaire et stratégie du PCF (1934-1936)*, Paris, Klincksiek, 1989, R. Benoit, « Le lexique communiste (1932-1946) », *Mots*, n°3, 1981, pp. 65-78 ; J.-J. Courtine, *Langages* n° 62, « Analyse du discours politique », 1981 ; Lucile Courdresses, *art. cit.* ; et A. Scarparo, « Le P.C.F. et son intégration à la vie politique française : Analyse du discours thorézien de 1945 à 1947 », Mémoire de Maîtrise, Nice, 2002.

[7] F. Rastier, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, 2001 ; J.-M. Adam, *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan, 1999.

[8] Ainsi nous n'avons pu retenir le corpus de A. Tardieu qui refusa toute sa vie les attaches partisans.

[9] Pour comprendre la mutation sociologique et électorale de la SFIO dans l'entre-deux-guerres, cf. par exemple J. Touchard, *La gauche en France depuis 1900*, Seuil, 1977, p. 148.

BIBLIOGRAPHIE

P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.

L. Courdresses, 1971, « Blum et Thorez en mai 1936 : analyses d'énoncés », *Langue française*, n°9, pp. 22-33.

C. Détrie, P. Siblot, B. Verine, 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris, Champion.

L. Guespin, 1976, « Types de discours ou fonctionnements discursifs ? », *Langages*, n°41.

Cl Haroche, P. Henry, M. Pêcheux, 1971, « La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours », *Langages*, n°24, pp. 93-106.

D. Labbé, 1990, *Le vocabulaire de François Mitterrand*, Paris, FNSP.

Langages n°13, 1969, « Analyse du discours » (J. Dubois et J. Sumpf).

Langages n°23, 1971, « Le discours politique » (L. Guespin, J.-B Marcellesi, D. Maldidier).

Langages n°37, 1975, « Analyse du discours. Langue et idéologies » (M. Pêcheux).

Langages n°41, 1976, « Typologie du discours politique » (L. Guespin).

Langages n°62, 1981, « Analyse du discours politique » (J.-J. Courtine).

Langages n°117, 1995, « Les analyses du discours en France » (D. Maingueneau).

Langue française n°9, 1971, « Linguistique et société » (J.-B. Marcellesi).

D. Mayaffre, 2000, *Le poids des mots. Le discours de gauche et de droite dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Champion.

D. Mayaffre, 2002, « Discours politique, genres et individualisation socio-linguistique », *JADT 2002. 6^{ème} Journées internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles*, IRISA-INRIA, pp. 517-529.

P. Muller, 1994, *Jaurès, vocabulaire et rhétorique*, Paris, Publication de l'INALF, collection « Saint-Cloud », Klincksieck.

F. Rastier, 2001, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.

Vous pouvez adresser vos commentaires et suggestions à : mayaffre@unice.fr

© *Texto!* juin 2004 pour l'édition électronique.

Référence bibliographique : MAYAFFRE, Damon. Formation(s) discursive(s) et discours politique : l'exemplarité des discours communistes *versus* bourgeois durant l'entre-deux-guerres. *Texto !* juin 2004 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/Inedits/Mayaffre/Mayaffre_Formations.html>. (Consultée le ...).